

## **Oikoumené et transmodernité. Vers une épistémologie des limites**

*Enrique Rodríguez Larreta*

**L**e texte d'ouverture de cette Conférence commence avec une interrogation: "Après les 59 millions de votes en faveur de Bush, la collision entre les Etas-Unis et l'O.N.U et le massacre quotidien de l'Irak, où en est l'oikoumené contemporaine, le sentiment d'un monde à l'oeuvre?". La rencontre d'Alexandrie nous avait offert un lieu privilégié pour penser les problématiques de l'interaction et du synchronisme culturel, tout comme la rencontre de New-York avait été le scénario évident pour penser les conflits de l'hégémonie et le multiculturalisme après le 11 septembre. Quel endroit plus propice que la Turquie pour examiner les dilemmes des frontières, les limites et les nouveaux imaginaires supra-régionaux depuis l'horizon de l'oikoumené?

Le défi, en ce moment actuel de redéfinition de points de vue théoriques et de recherche de nouvelles idées, consiste en maintenir la perspective de longue durée qui nous permet d'examiner des épisodes historiques récents (par exemple le 11 septembre) pour les situer dans un cadre historique plus large. Et en même temps d'être capables de per-

cevoir les surprises de la nouveauté en évitant la commodité intellectuelle du déjà vu.

La notion d'oikouménè globale a été introduite récemment dans les débats sur la mondialisation. Métaphore de l'imaginaire contemporaine (García Canclini, 1999), la mondialisation suggère une gigantesque ampliation de la communication globale et du marché sur une échelle encore plus vaste qu'en d'autres époques du monde moderne. L'idée d'oikouménè globale a été introduite (Hannerz, 1996) pour souligner les discontinuités culturelles dans le *word system* conceptualisé par Imanuel Wallerstein et plusieurs autres penseurs. L'oikouménè représente un espace de rencontre, d'interaction, de diffusion et d'acquisition entre cultures. Ses origines peuvent remonter à la période hellénique. Ce qui se constituait à cette époque est ce que Polybe allait qualifier plus tard d'oikouménè. Pour lui, l'histoire universelle commence avec la conquête du monde par les romains:

Dans la grandeur, le caractère paradoxal du spectacle que je me propose d'étudier apparaîtra dans toute sa clarté si nous choisissons de comparer l'hégémonie romaine avec les empires antérieurs les plus fameux qui ont fourni un thème aux historiens. Ceux qui méritent d'être ainsi étudiés et comparés sont les suivants: les perses, les spartes, les macédoniens. Mais ce ne sont pas seulement de vastes régions du monde qui ont été soumises à la domination des romains, sinon pratiquement le monde entier. (Polybe 1, 2, cit. em Momigliano, 1987.)

Le concept d'oikouménè employé par Polybe se retrouve chez d'autres auteurs grecs et dans la Bible, on le traduit

généralement par “monde habité” mais dans d’autres versions, il s’agit purement et simplement de l’empire romain. Les limites de l’oikoumené sont, de fait, celles de l’empire. Dans ce sens, il s’agit d’une catégorie historique qui décrit un empire en expansion en accord avec une dynamique produite essentiellement par le centre impérial. À l’époque des empires macédonien et romain, par exemple, le centre se trouvait en Méditerranée. L’oikoumené dominée par l’empire romain était limitée à l’ouest par l’océan atlantique et par l’embouchure du Gange à l’est. La partie sud de l’Afrique et le nord de l’Europe étaient laissés dans l’ombre parce que, quoique l’on sache que ces régions étaient peuplées, les lumières de l’empire les éclairaient à peine. Polybe, grand historien de cette période, se livre à une lecture de l’histoire du point de vue romain. Le rôle d’unification et d’interconnexion joué par les romains est le noyau central de leur histoire générale ou universelle et c’est l’existence de l’empire qui permet qu’une histoire universelle soit possible.

La succession des empires présentée par Polybe peut être facilement suivie jusqu’à l’oikoumené planétaire actuelle, qui inclue l’utilisation potentielle de tout l’espace du globe à des fins économiques et militaires. Si, pour les grecs, l’oikoumené est la terre qu’ils habitent eux-mêmes et si pour les romains il s’agit simplement du territoire qui coïncide avec les limites de leur empire, nous pourrions dire que ce n’est qu’au XX<sup>ème</sup> siècle que le monde a atteint les niveaux adéquats d’exploration des confins et une interconnection globale suffisamment dense et inclusive qui permet-

tent de le définir en tant qu'oïkouméné. Ceci n'implique pas forcément une dissolutions des marges et des frontières et dans bien des cas c'est précisément le contraire qui se produit. L'interaction conduit à la formation de nouvelles démarcations, plus sévèrement contrôlées, concernant la fermeture de limites inter-ethniques et de suppressions identitaires ainsi qu'à des processus variés de transformation des différences en spectacle et ethnogénèse.

L'époque précédant l'oïkouméné du monde antique est celle que Karl Jaspers, de manière très classique, a dénommé période axiale, période caractérisée par le développement en lignes parallèles de civilisations différentes qui se singularisèrent par des formations complexes de l'appareil d'État et par un haut niveau de réflexion métaphysique et de créativité artistique. C'est un symptôme de l'époque que cette réflexion de Jaspers eût été menée justement à la fin de la deuxième guerre mondiale. Ses méditations au sujet de l'origine et la finalité de l'histoire devraient être comparées avec d'autres interprétations de penseurs influents sur valeur et histoire. Par exemple la série de conférences *Natural Right and History* prononcées par Leo Strauss autour de l'universel et de la singularité culturelle de sens et de portée nettement différente. C'est précisément l'interlocuteur et adversaire implicite de Leo Strauss, Martin Heidegger qui, dans sa correspondance avec Karl Jaspers au sujet de son livre, se livre à une mise au point critique sur le parallélisme civilisatoire de Jaspers. Heidegger fait ressortir la question de l'articulation entre technique et métaphysique, une pen-

sée de la technique qui aurait créé un déséquilibre civilisationnaire dès l'époque axiale et qui devrait conduire l'Occident vers une voie singulière qui culminerait avec la situation contemporaine qu'Heidegger allait traiter plus tard dans sa *Lettre sur l'humanisme* et dans d'autres écrits.

Nous ne sommes pas dans une situation de retour vers certaines versions confortables du passé historique (le temps où les narratives prévisibles de l'histoire dominaient). Par exemple, il ne s'agit pas de la lente formation d'une civilisation synchrétique du type alexandrin, d'une lutte entre empires centraux hégémoniques et Etats nationaux, etc. Une littérature conventionnelle de type "globaliste" (Tsing, 2000) reprend les thèmes du capitalisme de l'après-guerre (évolution, progrès, modernisation) sous la forme d'un monde sans frontières, ouvert au capital transnational et à la circulation cosmopolite. Mais qui dit globalisation ne dit pas forcément commerce ou communication, monopoles économiques et empires. Ces dimensions de la vie sociale existaient déjà au siècle dernier:

Globalization is about the disappearance of boundaries cultural and economic boundaries, physical boundaries, linguistic boundaries and the challenge of organizing the world in their absence. In the words of Jean-Marie Guéhenno, the UN's director of peace-keeping operations: "having lost the comfort of our geographic boundaries, we must in effect rediscover what creates the bond between humans that constitute a community." (Judt, 2005.)

Il est probable que cette conscience contemporaine qui considère les frontières comme constructions probléma-

ques et artificielles a stimulé une préoccupation théorique et pratique toute spéciale en ce qui concerne sa nature. Les limites entre communautés, le caractère des groupements humains perçus de plus en plus comme étant des “communautés imaginaires” ou “*ethnoscapes*” ont été au centre de nombreuses discussions récentes (Derrida, 2002; Sloterdijk, 2003).

L’oikouménè globale se caractérise par la virtualisation de l’espace, par les échanges financiers et la communication en temps réel. Un auteur comme Paul Virilio a vu dans ce processus un facteur de destruction et de pollution dromosphérique produit par une intensification de la communication jamais vu auparavant. La nouvelle situation nous oblige en tout cas à penser ce qu’est la nature même du lien social qui, dans la sociologie traditionnelle, se caractérisait jusqu’alors à partir d’autorités autocontenues et de limites territoriales définies.

Des travaux récents conceptualisent de nouveaux territoires qui exigent une réflexion sur les oppositions simples entre le global et le national, le national et le local. Les processus multiples qui constituent la globalisation économique contiennent et forment des structurations spécifiques de l’économique, du politique, du culturel et du subjectif qui appartiennent autant au domaine du global que du national (Sassen, 2000).

Saskia Sassen suggère l’existence de zones de frontières au sein des contextes spécifiques et complexes du global et du national. Entre les processus de caractère stratégique qui, suivant Sassen, permettent d’illustrer de manière particulièrement nette ces régions d’interface du global et du

national se trouvent les opérations des corporations transnationales, les marchés financiers et les mouvements migratoires. La question juridico-politique de la territorialité et de la citoyenneté ainsi que les problèmes dérivés de la régionalisation et la formation de réseaux de cités globales sont des questions décisives qui sont à la base même des transformations des infrastructures de la modernité globale.

La production du global demande une vaste mobilisation de ressources matérielles et institutionnelles, ce qui sous-entend la combinaison de structures d'Etat et transnationales:

Global process are often strategically located/constituted in national spaces, where they are implemented usually with the help of legal measures taken by state institutions. The material and legal infrastructure that make possible the global circulation of financial capital, for exemple, is often produced as “national infrastructure” – even though increasingly shaped by global agendas. This insertion into the national of global projects, originating both domestically and externally, begins a partial unbundling of national space. (Sassen, 2000.)

L'intégration fonctionnelle et l'autocontrôle de l'État dans le capitalisme moderne a toujours été plus une illusion qu'une réalité de contrôle de l'économie (Luhmann). Sassen propose de penser ces insertions du global dans la production nationale comme des processus de *dé-nationalisation* de ce qui, historiquement, a fait partie d'un ensemble de propriétés du *national*. Dans le domaine de l'économie, un exemple en est fourni par la tendance à l'autonomie des Banques Centrales, exigence des agendas

économiques transnationaux, tendance entrée progressivement dans le vocabulaire de plusieurs pays.

Les processus d'immigration représentent une zone de frontière intéressante entre le global et le local. Dans un monde structuré autour d'États nationaux, le mouvement global de capitaux a été relativement fluide alors que le libre mouvement des populations a été limité. Les frontières, que les États nations maintiennent sous étroite surveillance, constituent des obstacles à l'entrée d'immigrants sur un territoire dont l'État possède la souveraineté. Les caractéristiques institutionnelles de la société dans laquelle arrivent les immigrants définissent leur mode d'incorporation. Si en France, par exemple, l'État joue un rôle plus important qu'en Angleterre, la politique d'immigration britannique répond moins, par contre, aux aspects corporatistes du *welfare state* que la Suède ou les Pays-Bas, pour ne citer que quelques cas. Mais comme l'ont démontré Soysal (1994) et Jacobson, les discours transnationaux sur les droits de l'homme et la protection des réfugiés influencent les politiques des États nationaux, particulièrement en Europe. La limite entre citoyen et non-citoyen devient moins nette: "The incorporation of guests workers and the extension for membership to foreign elements are only intelligible when we take the dynamics and changes in the global institutional order into account" (Soysal, 1994, p. 41). Après la deuxième guerre, divers processus mondiaux ont favorisé l'expansion des droits au sein des États nations: l'institutionnalisation des idées d'autodétermination et d'égalité lors de la décolonisa-

tion, l'affirmation des droits de l'homme en tant que discours et principe fondateur dans les structures légales et scientifiques, dans l'opinion publique, l'extension de la responsabilité de l'Etat au delà des limites nationales (programmes pour les réfugiés, lutte contre la faim, démocratisation, etc.).

Ces tendances conduisent à un discours chaque fois plus centré sur les droits individuels qui sont transmis comme normes et modèles par un grand nombre d'agences transnationales. Dans cette mouvance, de nombreuses institutions globales manifestent un vif intérêt pour les réfugiés et les immigrants en les situant dans le cadre du discours sur les droits de l'homme. Au moyen de la diffusion de normes internationales et de leur influence politique, ces organismes contribuent à la redéfinition du statut et des droits des immigrants en ouvrant de nouveaux espaces pour leur incorporation dans la société nationale. Bien entendu, des contre-discours se font entendre aussi bien dans l'espace national qu'au niveau mondial ainsi qu'il existe des pratiques d'exclusion, un contrôle renforcé des frontières ou même leur fermeture. Ces zones de limites et de frontières sont des aires de conflit mais leur tracé et la propre dynamique des conflits sont la conséquence de processus aussi bien transnationaux que locaux. Ces processus conduisent à la reconfiguration de ces lignes de rencontre qui doivent être étudiées dans leurs contextes spécifiques et complexes et leur *social thickness*, pour employer la judicieuse expression de Saskia Sassen.

La culture, en ses moments de rencontre, de dispute, d'échange et d'interaction constitue l'un des territoires où la problématique des espaces de rencontre et de limites est commune. Samuel Huntington, un des "grands simplificateurs" et qui travaille autour de ce nouveau culturalisme a situé le "*clash de civilisations*" dans les lignes de rencontre inter civilisation. Son raisonnement suppose bien entendu l'existence de corps culturels bien définis, avec un noyau organisateur de sens moral/religieux qui structure une identité collective, évidence décrite dans son récent livre sur l'identité américaine (Huntington, 2004) et dans *The clash of civilisations*. Quand les civilisations se transforment en super tribus, l'essentiel culturel ahistorique semble plus problématique que jamais en laissant de côté des processus de prêt, d'interaction et de résonance culturelle.

Le concept de transmodernité mis en circulation par le philosophe argentin Enrique Dussel (*Postmodernidad y Transmodernidad*, 1998) vise à mettre en évidence l'origine multiple et décentrée de la modernité "at large", relativisant ainsi les narratives eurocentristes. D'autres auteurs (Bhabha, 1994; Mignolo, 2000) ont proposé une modernité post-coloniale capable d'inscrire des narratives d'altérité et des formes d'antagonisme social qui ne sont pas encore pleinement représentées dans un processus de transvaluation et de traduction des différences culturelles (Bhabha, 1994). Nous trouvons de nouveau un terrain fécond pour la problématisation des limites, dans le cas présent les frontières culturelles qui ont été historiquement pensées par les anthropologues

comme de simples processus d'adaptation et d'ajustement social, ou "aculturation"; la transculturation dans ces perspectives ferait partie de la définition de la modernité.

L'opposition nature/culture au coeur de la pensée européenne à l'époque moderne est une limite fondamentale qui se dissout chaque fois plus aujourd'hui. Le contemporain, le post-moderne, le transmoderne, c'est le temps des hybrides entre nature et culture, entre intersections et nouvelles combinaisons. Ici, la réflexion sur l'impératif technologique de maximisation joue un rôle essentiel. Le processus d'accumulation technologique ne peut être considéré un progrès ou une modernisation au sens strict du terme. Il serait peut-être plus correct de le définir comme un processus accéléré de complexification, de médiatisation et de synthèse des objets. Heidegger envisage cette problématique sous l'angle du gigantisme, d'autres ont attiré l'attention sur le monstrueux et l'artificiel en tant que traits marquants de notre actuelle condition moderne ou hypermoderne. "Ce qui est géant nous pousse en avant en transformant les distances et en rapprochant les objets les plus lointains" (Heidegger, 1977). Échelle et complexité constituent les dimensions fondamentales de la condition contemporaine dans la recherche d'une sophistication extrême des moyens techniques (Luhmann, 1997; Sloterdijk, 2003). Cet impératif de maximisation qui atteint aujourd'hui une dimension planétaire était déjà présent à l'origine de la modernité.

Depuis la polémique sur le postmoderne, les analyses sur la nature et la portée de la modernité se sont multipliées.

Il est évident qu'une des différences les plus importantes entre les interprétations actuelles de la modernité et les débats de la moitié du dernier siècle consiste en ce que l'auto-critique inhérente au projet moderne a miné la confiance dans la modernité comme un tout. Au niveau de la pensée et de la réflexion, l'appréciation de la modernité s'est de plus en plus orientée vers son coût. L'activisme maximal de la modernité a été questionné sous divers aspects, l'écologie, le respect à la vie des animaux, la marginalisation et les souffrances que le psychisme "moderne" produit. Ici aussi et à l'échelle mondiale, il semble que la modernité ait atteint ses limites. Si nous considérons l'oïkouménè comme une "untotalizable totality which intensifies binary relations between its parts mostly nations but also regions and groups, which however continue to articulate themselves on the model of "national identities" (Jameson, 1998), il convient de se demander quels seraient, dans l'oïkouménè globale, les agendas d'intervention possibles qui permettraient de retourner la position des agendas hégémoniques. En ce sens, il semble impossible que les imaginaires sociaux reposant sur divers fonds traditionnels culturels puissent ne pas tenir compte de l'auto-critique post-moderne de la modernité.

### ***Bibliographie***

- APPADURAI, Arjun (1996). *Modernity at Large: Cultural Dimensions of Globalization*. Minneapolis, University of Minnesota Press.
- BHABHA, Homi K. (1994). *The Location of Culture*. London, Routledge.

- FERGUSON Niall (2004). *Colossus: The Price of American's Empire*. New York, The Penguin Press.
- GARCÍA CANCLINI, Néstor (1999). *La Globalización Imaginada*. Buenos Aires, Piados
- HANNERZ, Ulf (1996). *Transnational Connections*. London, Routledge.
- HUNTINGTON, Samuel (2004). *Who are we. The Challenges to America's National Identity*. New York, Simons & Schuster.
- JAMESON, Fredric (1998). "Notes on Globalization as Philosophical Issue in "The Cultures of Globalization". In: JAMESON, Fredric and MIYOSHI, Masao (ed.). Durham, NC, Duke University Press.
- JUDT, Tony (2005). "Europe vs America". *New York Review of Books*, vol. LII, n. 2, February 10.
- LARRETA, Enrique (2004). "Los Excesos de la Cultura y los Fantasmas del Enemigo". In: MENDES, Candido (ed.). *Hegemony and Multiculturalism*. Rio de Janeiro, Educam-Academia da Latinidade.
- MIGNOLO, Walter (2000). *Local Histories, Global Designs. Coloniality, Subaltern Knowledges and Border Thinking*. New Jersey, Princeton University Press.
- ROY, Olivier (2002). *L'Islam Mondialisé*. Paris, Seuil.
- RUGGIE, John Gerard (1993). "Territoriality and Beyond: Problematizing Modernity in International Relations". *International Organization*, n. 47, p. 139-74.
- SASSEN, Saskia (1996). *Losing Control? Sovereignty in an Age of Globalization*. New York, Columbia University Press.
- \_\_\_\_\_ (2000). "Spacialities and Temporalities of the Global: Elements for a Theoretization". *Public Culture*, vol. 12, n. 1, p. 215-39.
- SLOTERDIJK, Peter (2003). *Ni le soleil ni la mort. Jeu de piste sous forme de Dialogues avec Hans-Jürgen Heinrichs*. Paris, Pauvert.
- SOJA, Edward (1989). *Postmodern Geographies: The Reassertion of Space in Critical Social Theory*. London, Verso.
- TSING, Anna (2000). "The Global Situation". *Cultural Anthropology*, 15(3) 327-60.